

Grażyna Mosio, Beata Skoczeń-Marchewka

Musée Ethnographique de Cracovie

Krakow

Pologne

mosio@mek.krakow.pl

skoczen.marchewka@etnomuzeum.eu

UDK 398:591](475)

Review paper

Accuelle: 10. Mars 2009

Acceptés: 17. Mars 2009

La symbolique des animaux dans la culture populaire polonaise De l'étable à la forêt

Dans le cercle de l'intérêt des auteurs se sont trouvés les animaux domestiques, très proches de l'homme, mais aussi des animaux sauvages, vivant dans le voisinage des sièges humains, ou connus seulement des contes.

L'article est basé sur des sources du XIXe et XXe siècles, des élaborations folkloriques et anthropologiques. Parfois les exemples analysés sont comparés à des exemples contemporains. Les auteurs ont pris en considération les mythes, les croyances, les coutumes, et les formules magiques, les proverbes et les légendes, pour présenter le monde compliqué et varié de la symbolique des animaux dans la culture populaire polonaise.

Mots-clés: symbolique des animaux, croyance populaire, folklore, Pologne

Dans la culture populaire polonaise traditionnelle il existait une vision non homogène du monde, que les chercheurs contemporains tentent de reconstituer. Les sources dispersées qui sont actuellement à leur disposition sont les mythes, les croyances, les rites encore existants, et aussi les formules de conjuration, les proverbes et les légendes à la symbolique compliquée et variée. La façon populaire de concevoir le monde ne fut jamais pleinement verbalisée, ni même consciente. Les règles du fonctionnement du monde transmises par les ancêtres étaient considérées comme sacrées et acceptées a priori. Ceci ne signifie néanmoins pas qu'elles soient immuables. Cet article présente l'image du monde qui fonctionnait du milieu du XIXe siècle aux débuts du XXe, où commença le cré-

puscule de la culture populaire traditionnelle. Elle constituait une sorte de conglomérat, formé au cours des siècles d'existence et de confrontation, principalement d'éléments païens et chrétiens.

La vision populaire expliquait le fonctionnement du cosmos, des phénomènes et des processus occurant dans la nature, et donnait aux hommes un sentiment d'harmonie et de communauté avec tous les éléments du monde. Les mythes cosmogoniques slaves présentaient une division en trois parties de l'univers, qui englobait le ciel, la terre et le monde souterrain. Chacune de ces parties constituait le domaine de puissances différentes. Le ciel était lié à Dieu, au feu, au soleil, à la chaleur et à la vie. Le monde souterrain, associé à la nuit, à l'hiver, à la mort, était occupé par des forces nocives, hostiles à l'être humain, mais tout à la fois douées de sagesse et de savoir inaccessible, bien que souvent nécessaire aux mortels. A la terre – endroit où avait lieu l'existence temporelle de l'homme, on impliquait la fertilité, l'ordre naturel du temps et de l'espace, défini par les phases de la lune et les saisons. Ce n'était néanmoins pas un espace homogène. Il comportait des parties ouvertes au contact avec l'au-delà, qui comprenaient entre autres les eaux, les cavernes, les "endroits non apprivoisés", limites. On croyait qu'en les traversant on pouvait pénétrer dans un Autre Monde. Là-bas, après avoir passé la limite – l'espace médiateur, on pouvait rencontrer le sacré, les forces démoniaques.

Dans les croyances populaires on attribuait en général aux animaux un caractère médiateur – d'intermédiaires entre l'homme et les puissances de l'au-delà. On peut parler du dualisme du monde animal, dans lequel certaines espèces étaient attribuées à l'ordre divin, et d'autres à l'ordre démoniaque. Simultanément fonctionnait la conviction d'un dualisme de la nature des animaux, qui se manifestait par le fait que chacun d'eux pouvait introduire des éléments positifs et négatifs dans la vie de l'homme.

Les animaux domestiques tiennent toujours compagnie aux habitants de la campagne. Chacun d'eux – comme tous les membres de la famille paysanne – avait des fonctions strictement définies: ils partageaient avec les êtres humains les peines du travail dans la ferme, les nourrissaient et protégeaient des nuisibles. Très souvent – surtout dans les maisons pauvres, en hiver ils habitaient avec les gens dans l'intérieur commun. Le savoir concernant les animaux domestiques avait d'une part un caractère pratique, résultant des observations de tous les jours, et d'autre part un caractère magique et lié aux croyances, qui permettait d'ingérer dans le monde de la nature (Tylkowa 1981: 71-89). Des interventions diverses devaient assurer aux habitants de la maison le succès dans l'élevage. Une prophylaxie magique très développée était pratiquée pour assurer aux animaux domestiques la santé, la fécondité et la protection contre les animaux sauvages et les forces du mal, tout particulièrement au bétail et aux moutons. En effet, on croyait que tous les échecs dans l'élevage, les maladies étaient le résultat de l'action de puissances nocives. Certaines interventions avaient un caractère individuel, destinées à des animaux concrets, mais de nombreuses autres étaient employées à l'usage de la plupart d'eux. On assurait donc la protection des étables en suspendant au-dessus de l'entrée des couronnes bénites le jour de la Fête-Dieu, on traçait des signes de croix à l'aide d'une craie bénite. Dans l'étable on collait

quelquefois au mur une effigie de Saint Nicolas, patron et gardien des animaux, qui les protégeait des maladies et des loups (Skoczeń-Marchewka 2001: 7). On assurait la protection contre les sortilèges en fumigeant l'étable à l'aide d'herbes bénites le jour de l'Assomption, ou en graissant le seuil avec du lard béni à Pâques. Quelquefois on y versait des graines de pavot, que la sorcière serait forcée de ramasser pour pouvoir entrer. Une autre façon efficace d'assurer la protection des animaux pouvait consister à leur donner de la nourriture aux propriétés apotropaïques: une feuille de pain azyme (*oplatek*), des aliments et du foin provenant de la table de la Veillée de Noël, du sel béni le jour de Sainte Agathe. Il était aussi communément pratiqué de fumiger les animaux eux-mêmes à l'aide d'herbes bénites. Les opérations de protection étaient surtout pratiquées dans les périodes où, comme on le croyait, l'activité des sorcières augmentait. Parmi ces jours il faut citer la veille de la fête de Saint Adalbert, de Sainte Lucie, et les premiers vendredis du mois (Kowalska - Lewicka 1980: 127). Comme dangereuses étaient tenues les situations, où avait lieu l'initiation de certaines activités: la première menée au pâturage, le premier labourage. Les animaux étaient aspergés d'eau bénite, marqués d'un signe de croix, "enfermés" dans un cercle tracé avec une craie bénite, forcés à passer au-dessus d'une chaîne, afin de les protéger de la force destructrice des êtres démoniaques ou "des yeux jetant des sorts" (Kowalski 1998: 41). Le jour de la Saint Roch (le 16 août), protecteur des animaux domestiques et intercesseur en cas d'épidémie, dans de nombreuses régions de la Pologne le curé ou bien les fermiers eux-mêmes aspergeaient les animaux d'eau bénite (illustration 1.), les fumigeaient à l'aide d'herbes bénites (Januszkiewicz 1971: 175-176). Les chanteurs de noëls, dont les paroles avaient, comme on le croyait, un pouvoir actif, pendant leurs visites hivernales chez les paysans, leur souhaitaient le succès dans l'élevage: "Que chaque vache vous donne un veau, qu'elle vous donne un pot de lait, que chaque poule vous produise des poulets trois fois par an, les porcs et les porçons, les agneaux et les veaux, qu'ils se multiplient et soient gras" (Kantor 1988: 49-50).

La position la plus honorable dans la hiérarchie des animaux domestiques revenait au **bétail**. Cette position spéciale se manifestait par la façon dont il était traité, aussi bien dans les situations de tous les jours que des fêtes. Il existait une certaine homologie caractéristique dans la manière de traiter le bétail et les gens (Moszyński 1967: 542). On attribuait toujours des noms aux vaches et aux boeufs. On disait que le bétail – tout comme les hommes – mange et non pas qu'il bouffe, comme le font les autres animaux. Dans certaines situations on les soumettait aux mêmes rites que les hommes: on faisait passer le veau au-dessus d'un balai, en disant: "ce sont tes relevailles" (Kowalski 1998: 41). On renouait par ce fait à la coutume populaire à la campagne d'une première visite de la femme avec son enfant à l'église quelques semaines après l'accouchement. On apportait au bétail de la nourriture et un *oplatek* provenant de la table de la Veillée de Noël, en raison de la croyance que ce sont ces animaux (avec les moutons) qui furent témoins de la Nativité. On croyait qu'ils jouissaient des égards du ciel: eux seuls "avaient la grâce de connaître les principes de la sainte foi chrétienne" (Baranowski 1967: 178), et leur halètement le soir était compris comme une forme de prière, dirigée vers Dieu. On croyait que s'ils étaient mal traités ils pouvaient à la Veillée de Noël s'adresser à Jésus lui-même en demandant sa protection, et malheur

à celui qui entendrait cette nuit-là leur plainte, exprimée dans la langue humaine. La possibilité de leur contact avec le sacré indique leur caractère médiateur. Par leurs liens avec l'au-delà ils pouvaient aussi constituer un sacrifice bien-aimé par Dieu.

Une position toute spéciale parmi le bétail était occupée par **le boeuf**, la force motrice principale à la campagne jusqu'au début du XXe siècle. Castré, privé de tout instinct sexuel "pécheur", il pouvait tout particulièrement être prédestiné au contact avec le sacré. C'est lui qui adorait Le Nouveau-Né, aidait la Sainte Famille en réchauffant Jésus de son souffle. C'est à lui qu'il était permis de découvrir ce qui était divin. Les légendes populaires racontent que seuls les boeufs savaient reconnaître Jésus se déplaçant travesti sur la terre, ou la Sainte Vierge cheminant avec l'Enfant (Baranowski 1967: 178-179). On croyait que ces animaux, étant purs, veillaient à la moralité et à l'hôneteté. Aussi lorsque la fermière en l'absence de son époux a tendance à le trahir, le boeuf se met à mugir de toute force et à cogner de sa tête contre le mur, pour la dissuader de cet acte infame. Une autre fois il refuse de transporter le blé volé en renversant le chariot à chaque tentative entreprise par le voleur (Baranowski 1967: 180). Les boeufs aident aussi volontiers les êtres humains en les sauvant en cas d'ennuis, en les protégeant par exemple des loups, des vipères, des risques de noyade. Ils s'attachent énormément à leur maître: ils sont malades et même meurent de tristesse à leur disparition, ou bien lorsqu'ils sont vendus (Baranowski 1967:180). Ces animaux peu agressifs et lents sont aussi devenus synonymes de l'assiduité et de la patience. Aujourd'hui les dictons "il travaille comme un boeuf", ou "il est patient comme un boeuf" sont d'usage courant pour exprimer des traits de caractère bien vus par les patrons.

La vache était l'équivalent zoomorphique de la femme. On peut trouver la trace de cette conviction dans la formule exprimée par les marieurs dans maintes régions de la Pologne, qui venant à la maison de la jeune fille – candidate à être l'épouse, demandaient: "n'avez-vous pas quelquefois une petite génisse à vendre, parce que nous voulons en acheter une" (Maj 1987: 17 ; Kolberg 1964b: 143). La vache était aussi liée au domaine de la fécondité, de la maternité. Elle était la nourricière. Afin de s'assurer l'abondance de lait gras, le fermier lui apportait la veille de Noël à l'étable une feuille de pain azyme (*opłatek*), pour que le lait soit blanc, et une noix, pour qu'il soit gras (Simonides, Kowalski 1991, 275). On croyait que la lactation de la vache pouvait être l'objet des pratiques magiques des sorcières, qui soutiraient ce lait pour leur vache. Il existait donc toute une série de moyens qui devaient la protéger des sortilèges. L'un d'eux était l'interdiction absolue de donner quoi que ce soit en dehors de la ferme après le coucher du soleil, et tout particulièrement du lait.

Le taureau possédait une symbolique différente. Dans de nombreuses cultures il représentait la force, la vitalité et la fécondité. Sa présence dans les rites dont le but était la libération des forces sexuelles, le renouveau de la nature, n'est donc pas étonnante. Il faut ici rappeler le *turoń* qui participe aux groupes de chanteurs de noëls. Ce masque noir, cornu, à la gueule claquante, dont le modèle était l'aurochs vivant jusqu'au XVIIe siècle, représentait tout comme le taureau la vitalité. La renaissance des forces de la nature était symbolisée par l'aurochs tombant à la suite de ses caracolades inten-

ses, en faisant semblant d'être mortellement fatigué, et ressuscitant ensuite. Les taureaux, en tant qu'animaux médiateurs, étaient efficaces dans l'établissement de la limite protectrice. Dans le sud de la Grande Pologne on a relevé une coutume connue aussi dans d'autres territoires slaves, qui consiste à labourer le pourtour du village à l'aide d'une paire de jeunes taureaux-jumeaux en cas d'épidémie, afin que la maladie ne se répète pas (Januszkiewicz 1971: 176).

Les chevaux, qui ont remplacé dans les villages les "saints" boeufs en tant qu'animaux de trait, n'ont pas réussi à recueillir la symbolique décidément positive qui permettait de les situer à la limite du monde terrestre et céleste, et de remplir la fonction de médiateur entre l'homme et Dieu. Dans de nombreuses cultures le cheval était un animal ambivalent: lié au royaume des morts et des divinités lunaires, ils apparaît aussi comme un attribut des divinités solaires (Kowalski 1998: 236-237). Dans les croyances populaires son rôle était tout au moins aussi ambigu. Il était souvent estimé être un animal impur, ayant de proches rapports avec les forces du mal (Moszyński 1967: 559). On croyait qu'il était dirigé par satan lui-même (Tomicki 1981: 34). Il pouvait prêter son apparence à des démons divers et même au diable (Pełka 1987: 50). Ce dernier, figurant dans de nombreuses légendes populaires sous l'aspect d'un homme, pouvait cacher le sabot du cheval à la place du pied humain. Du fait des rapports du cheval avec les êtres démoniaques, tout contact avec lui pouvait s'avérer dangereux. Dans la région de Lublin on croyait que "là où se vautre le cheval, on ne peut passer par cet endroit (...), parce que cet homme pourrait attraper des douleurs d'estomac affreuses, ou bien des verrues sur les pieds et les mains" (Kolberg 1962b: 129). Tout à la fois le cheval lui-même était exposé à la forte activité des démons. Il pouvait en être protégé par divers moyens apotropaïques, tels que les plaquettes de laiton et les janissaires, les rubans rouges ou les chiffons suspendus à son harnais, qui par les sons émis ou leur couleur effarouchaient les puissances nocives. Les relations du cheval avec l'au-delà avaient pour conséquence qu'il pouvait lui-même effrayer les forces du mal et être de grande aide dans les pratiques médicales. C'est pourquoi encore dans les années quarante du XIXe siècle dans la région de Cracovie il était d'usage de placer des crânes de cheval sur les barrières ou dans l'étable au-dessus de la mangeoire (Kolberg 1962a: 106). Situés à la limite de la clôture, ils devaient protéger tous les habitants des mauvaises forces et des épidémies. On croyait aussi qu'ils avaient la puissance secrète de protéger contre les voleurs (Biegieleisen 1929a: 531). Les chevaux pouvaient servir à faire des présages. On observait leur comportement pendant les rites de passage, surtout pendant les noces et les funérailles. Les ébrouements des chevaux pouvaient présager la prospérité des jeunes époux, tout comme la rencontre d'un poulain. Le trébuchement du cheval ou le renversement de la charrette qui menait le jeune couple à son mariage pouvait par contre présager la mort de l'un des époux (Kowalski 1998: 240). Le fait que les chevaux transportant un défunt s'arrêtaient devant une maison présageait la mort proche de l'un des habitants. Le cheval pouvait voir ce qui était invisible pour les autres mortels. Le piaffement du cheval attelé à un chariot funéraire signifiait qu'à cet endroit la mort s'était arrêtée et que quelqu'un mourrait sous peu dans le village (Zadzożyńska 1988: 123-125). Le cheval apparaît aussi dans la culture populaire en tant que symbole de la fécondité et de l'abondance. D'où sa présence

pendant les rites qui ont pour but de stimuler la nature à la vie et de libérer les forces de prolifération. Ce rôle était rempli par les groupes de chanteurs de noëls déambulant dans les villages dans la période des fêtes hivernales et par les personnages déguisés rendant visite aux habitants pendant le carnaval. Parmi les nombreuses figures animales souvent il y avait aussi celle du cheval. Ils chantaient:

”Là où le cheval passe,
Là le seigle pousse” (Dworakowski 1964: 55).

Dans le sud de la Pologne on faisait même entrer un animal vivant dans la maison (Klimaszewska 1981: 135). De même pendant les noces, jusqu’à la 1ère guerre mondiale sur le territoire de Dobrzyń le garçon d’honneur entraînait dans la maison à cheval, ou bien l’y conduisait pour assurer la fécondité et la prospérité (Karwicka 1979: 169). Le cheval personnifiait la sensualité et la volupté érotique. De nombreuses chansons et refrains populaires en font foi, où il trouve place dans le contexte des démarches des prétendants et de l’amour physique. Ils parlent de l’amant qui vient chez la jeune fille sur un cheval blanc, “d’abreuver le cheval” ou “de faire paître le cheval”. Ce motif figurait souvent dans les refrains chantés pendant les noces.

La chèvre était considérée être “une créature diabolique”. On disait que le diable lui-même l’avait formée d’argile. Cette relation avec le diable devait la rendre résistante aux sortilèges. Qui plus est, par sa seule présence dans l’étable elle pouvait protéger les autres animaux de l’ensorcellement. Dans la région de Pogórze on élevait donc des chèvres pour assurer la protection des vaches (Grybel 1965: 92). Dans la région de Lublin, le bouc protégeait les chevaux (Kolberg 1962b: 143). Dans la région d’Orawa on croyait qu’elles effrayaient les rats. Le lait de la chèvre avait aussi une force protectrice. Ajouté au lait de vache, il prémunissait contre les sortilèges (Kowalska-Lewicka 1980: 126-127). La chèvre faisait partie en hiver des groupes de chanteurs de noëls (illustration 2.). Elle était le plus souvent représentée par un jeune garçon couvert d’une peau de mouton, tenant une tête de chèvre sculptée dans le bois, à la gueule mobile. Elle donnait des coups de cornes aux jeunes filles, leur faisait la cour (Dworakowski 1964: 46). Elle simulait la mort et la résurrection. Les chanteurs de noëls récitaient: “Là où passe la chèvre, là pousse le seigle, là où la chèvre donne un coup de corne, là le seigle est en meule” (Klimaszewska 1981: 136). Le but de ce rite était d’éveiller la nature morte, d’assurer la fécondité des femmes et la fertilité de la terre. La présence de la chèvre dans les cortèges du carnaval avait la même signification.

Dans les sociétés paysannes traditionnelles **le chien** éveillait des sentiments ambivalents. Il était d’une part considéré comme un animal impur, lié au monde des esprits funestes, de l’autre il était le compagnon et le serviteur fidèle de l’homme. Possédant de nombreux traits propres au loup, il était lié au monde des divinités chtoniennes, liées à la mort. On remarquait ses rapports avec la lune et la nuit (Kolberg 1962b: 130). On voyait quelquefois en lui l’incarnation du diable même. La figure du chien, surtout du chien noir, pouvait cacher divers êtres démoniaques (Pełka 1987: 54). On disait que le chien enragé était possédé d’un mauvais esprit (Kolberg 1962b: 130). Le chien jouait le rôle d’intermédiaire entre les humains et le “monde d’au-delà”. C’est

pourquoi il pouvait reconnaître les mauvais esprits et par son comportement prévenir les humains de leur présence. On croyait qu'il pressent la venue de la mort. Il signalait sa présence par son aboiement ou son hurlement, la gueule tournée vers la maison ou la terre (Karwicka 1979: 172). Il aidait à prévoir le futur. Les femmes non mariées effectuant leurs présages matrimoniaux le veille de Noël, au Nouvel An ou à la Saint André, observaient son comportement. Elles croyaient que leur fiancé viendrait d'où elles entendaient son aboiement ce soir-là. Le présage de rester vieille fille était auguré par le fait de voir un chien dans son rêve la nuit de la Saint André (Kowalski 1998: 448). Le chien était très utile dans la magie. En l'envoyant au-delà des limites du monde "humain", il était possible de se libérer des forces impures, des maladies. Dans la région de Lublin, les mères baignaient les enfants malades dans de l'eau contenant des herbes, qu'elles versaient ensuite sur des chiens d'autrui, afin "qu'ils emportent la maladie en dehors de la maison" (Kolberg 1962b: 162). On croyait aussi qu'il avait le pouvoir de prévenir les maléfices. Une manière populaire pour les conjurer consistait à dire une formule utilisée jusqu'à nos jours - "que le sort passe sur le chien", qu'on prononce après un événement heureux ou un éloge qui pourrait attirer une suite défavorable, le retournement du bonheur. On croyait aussi que le chien pouvait également avoir des fonctions thérapeutiques. La graisse de chien était un moyen extrêmement populaire pour soigner diverses maladies. Ajoutons d'ailleurs que la renommée de ce spécifique se maintient dans certains milieux jusqu'à nos jours ! Le christianisme a participé à la réhabilitation de l'image du chien. L'une des légendes populaires le présente avec le chat comme des bienfaiteurs de l'homme. C'est par pitié sur leur sort que Dieu aurait laissé des restes d'épis de blé lorsque fâché par les péchés des hommes il entreprit de détruire ses dons (Kolberg 1964a: 180).

Le chat éveillait parmi les habitants des villages un respect tout particulier. Son mode de vie nocturne, son caractère insoumis éveillaient l'inquiétude. On croyait qu'il entretenait des contacts avec le monde des démons, qu'il aidait satan. Tout particulièrement les chats noirs en étaient soupçonnés du fait de leur couleur: "C'est pourquoi presque toujours le chat noir porte le nom de diable (...). Ses yeux brillants dans l'obscurité, et les étincelles électriques produites quand on caresse son dos dans le sens du poil et à l'inverse sont donnés comme preuves que le chat noir renferme en lui le feu infernal" (Kolberg 1962b: 131). Dans la région de Chełm on croyait qu'au bout de la queue du chat se cachait un serpent, qui en sortait tous les sept ans (Dworakowski 1964: 203). Dans de nombreux contes et légendes il figure aussi en tant "qu'assistant" des sorcières et des diseuses de bonne aventure. La conviction que des démons peuvent être cachés dans le corps du chat a trouvé son expression dans les actions destinées à chasser les mauvaises puissances menaçant les êtres humains. On les battait donc rituellement, on les chassait ou même on les tuait. Dans les procès d'inquisition on brûlait ces animaux sur les bûchers, en dirigeant la puissance épurative du feu contre satan (Kowalski 1998: 241). Une signification semblable était liée à la coutume existant dans la région des Kujawy, nommée "mise à mort du ménétrier". Le jour du mardi gras on transportait en brouette aux confins du village un ménétrier, en prenant aussi un chat et un pot de cendres. Sur une dérayure (frontière !) on jetait le ménétrier, qu'on couvrait de cendres et on chassait le chat. Le chat en fuite devait être

l'âme chassée du village du ménétrier mis symboliquement à mort, qui représentait le temps de la fin du carnaval - temps de l'ordre renversé, personnifiant la variabilité du monde outre-terrestre (Zadrożyńska 1985: 79-80). Cette identification du chat à la mort explique le sens d'une autre coutume de la région de Radom, appelée *kusaki*. Les trois derniers jours du carnaval, "*les jours courts*", passaient sous le signe des divertissements et des défilés de personnages déguisés. Le moment culminant en était le jugement de la Mort, qui se terminait par sa condamnation à la décapitation. Lorsque le Bourreau simulait l'exécution de la Mort, celle-ci lâchait un chat noir, symbolisant son âme sombre et mauvaise (Ogrodowska 1996: 131-132). Il existait une interdiction formelle de manger de la viande de chat. Sa violation pouvait provoquer des maladies - aliénation mentale, perte de la vue, comme suite de ce contact non autorisé avec l'au-delà (Kowalski 1998: 243). En même temps on croyait aussi qu'en faisant du mal sans raison à un chat, en le tuant, on pouvait être atteint par une punition. En raison de ses rapports obscurs, le chat était souvent considéré être un ennemi de l'homme. "Le peuple affirme que le chat s'approche sept fois de l'homme au cours de la nuit pour le manger, mais à chaque fois en commençant à prier (à ronronner), il oublie cette résolution" (Kolberg 1964a: 180). On le rendait même coupable des insuccès pendant la cuisson du pain. La pâte levait mal si un chat (ou un chien) flairait le pétrin (Dworakowski 1964: 227). Par divers moyens, il était néanmoins quelquefois possible d'affaiblir cette influence nuisible. L'un d'eux consistait à couper le bout de la queue, qui devait renfermer le poison ou la colère (Dworakowski 1964: 203). En tant qu'être démoniaque il pouvait être fautif de certaines maladies. On croyait que la tuberculose était causée par le fait de renverser sans le vouloir de l'eau sur un chat, ou bien d'avaler un de ses poils. D'un autre côté en tant qu'animal médiateur il pouvait aider à se débarrasser de certaines indispositions. Il fallait faire passer la maladie sur le chat, par exemple en l'arrosant avec l'eau qui avait servi à laver le malade, ou bien en enlevant les sortilèges en sa présence (Kowalski 1998: 244). Tout aussi efficaces étaient les médicaments préparés en utilisant des éléments du corps d'un chat, surtout d'un chat noir, roux ou tué à minuit. Connaissant des secrets inaccessibles aux hommes, il pouvait prédire des événements à survenir. Tout particulièrement le chat noir était un mauvais augure. Rencontré à minuit – en un temps appartenant au domaine des puissances malfaisantes – il signalait l'approche de la mort (Kowalski 1998: 244). Sa rencontre exigeait d'entreprendre des moyens de protection. A sa vue "ils font le signe de la croix, et puis ils le poursuivent en criant "va donc dans les bois, dans les forêts"" (Kolberg 1962b: 131). Jusqu'à nos jours un chat noir traversant la route signale un échec. Il faut alors au plus vite faire demi-tour ou chercher une autre route pour ne pas traverser la limite établie par l'animal.

La symbolique **des oiseaux** dans la culture populaire polonaise est très diversifiée. Spécialement significatif était le fait qu'en volant ils pouvaient se libérer de l'ordre terrestre, parvenir jusqu'aux divinités et aux esprits célestes, mais aussi à ceux qui occupaient l'espace du royaume souterrain. Ils étaient par ce fait prédestinés au rôle de médiateurs. Certains d'eux disparaissaient de l'entourage humain à l'époque hivernale, ce qu'on liait également à leur séjour dans l'au-delà. On distinguait ceux qui étaient plus ou moins favorables à l'homme. Les oiseaux noirs menant une vie noc-

turne, les rapaces, se nourrissant de charogne, suscitaient le respect, ces attributs pouvant être un indice de leurs relations avec le monde souterrain. D'autres étaient traités en tant qu'émissaires du ciel: ils étaient entourés d'estime, on leur déposait des offrandes. Aux premières semailles du blé dans la région de Mazowsze on prononçait la formule: "Je jette d'abord pour Toi, mon Dieu, pour les oiseaux célestes, les insectes souterrains et pour moi. Fais germer, mon Dieu» (Dworakowski 1964: 129-130). On croyait que tout comme les oiseaux, les différentes parties de leur corps avaient le pouvoir de protéger l'homme du mal. C'est pourquoi on trouve souvent des plumes comme éléments des costumes, surtout de ceux qui sont portés pendant les rites de passage, ou de ceux des personnes spécialement exposées aux dangers (par exemple les mineurs). En tant qu'êtres médiateurs, ils étaient volontiers utilisés pour prévoir l'avenir. Leur comportement servait à prédire le temps, les récoltes, à déchiffrer les plans matrimoniaux, etc. Très répandues étaient les croyances disant que sous la forme d'oiseaux se cachent des âmes ou des êtres démoniaques. Les âmes des personnes bienfaites – ce sont en général des oiseaux blancs, des personnes méchantes – des oiseaux noirs.

La symbolique **du coq** est particulièrement intéressante. On croyait que son chant possédait une force spéciale: il chassait la nuit et faisait venir le soleil. Par le même fait il pouvait vaincre les puissances du chaos et les démons liés à la nuit. Une trace de ces croyances peut être trouvée dans de nombreux contes, où le chant du coq sépare nettement deux zones du temps – celle de l'au-delà et celle du monde humain. Lorsque le coq chante, le sortilège se brise, les objets retrouvent leurs propriétés usuelles, les démons disparaissent et la puissance magique du diable se termine. Il avait aussi de fortes propriétés apotropaïques. Les coqs en tôle placés sur les toits et les tours devaient protéger les alentours de la grêle, des coups de foudre et des démons. Il pouvait aussi prendre en charge l'activité des puissances maléfiques, en la faisant passer dans l'au-delà. C'est pourquoi avant de traverser le seuil d'une maison neuve, on faisait d'abord passer à l'intérieur un coq ou une poule, afin de protéger le premier entrant de la mort (Maj 1987: 70). Certains éléments de cet oiseau avaient aussi des propriétés protectrices, tout spécialement ses griffes aiguës et ses plumes employées dans diverses opérations magiques et thérapeutiques. Le coq était uni au domaine de la fécondité. Parmi les rites printaniers polonais il existait la coutume de se promener avec un coq. Les jeunes gens le portaient d'une maison à l'autre en chantant des cantiques consacrés au supplice du Christ et en demandant une offrande. Plus récemment les garçons rendaient visite avant tout aux maisons où il y avait des jeunes filles à l'âge du mariage, mais dans sa première version cette promenade avait pour but d'éveiller la nature au printemps (Klimaszewska 1981: 137). En tant que symbole de la virilité le coq ne pouvait pas être omis pendant les noces. On le plaçait pendant la nuit nuptiale sous le lit, afin de protéger les jeunes mariés du mal et transmettre sa bravoure à l'époux (Kowalski 1998: 221).

Une position non questionnée d'oiseaux extraordinaires, "divins", était occupée par **les cigognes**. On croyait qu'elles possédaient de nombreux attributs humains, et on tirait quelquefois leur provenance de l'homme, tels que l'organisation de la famille

des cigognes, ou leur comportement social (Kolberg 1962b: 138). On leur attribuait le pouvoir de distinguer le bien du mal: “si quelqu’un dans le cadre de ce siège où les cigognes ont leur nid commet un acte infâme, on infère qu’elles l’apprendront et n’y viendront plus jamais habiter” (Kolberg 1962b: 137). Les paysans se comportaient avec une grande bienveillance à leur égard, en faisant leur possible pour les inciter à tresser leur nid sur leurs maisons. Dans certaines régions on cuisait même pour leur arrivée des pains spéciaux, appelés dans le nord-est de la Pologne “cigognes” ou *busłowe łapy* - pattes de cigognes (Zadrożyńska 1985: 27-28). Ce fut certainement autrefois un genre d’offrande, destinée à gagner la bienveillance de ces oiseaux. Leur présence devait attirer sur les habitants de la ferme la bénédiction, l’abondance et la protection contre le mal. Tuer ou faire du mal à une cigogne était considéré être un délit grave: “...qui tuerait une cigogne ou abîmerait son nid et l’arbre, attirerait sur lui les nuages et les coups de foudre” – prévenait-on dans la région de Cracovie (Kolberg 1962a: 111). On disait que la cigogne arrivant au début du printemps apportait les clés “ouvrant” la terre et “libérant” les plantes (Kowalski 1998: 32). C’est pourquoi l’une des figures qui apparaît parmi les personnages déguisés faisant le tour des maisons pendant les fêtes de Noël ou le carnaval est souvent la cigogne. Le rôle de ce masque est de stimuler les forces vitales de la nature encore en sommeil et d’assurer de bonnes récoltes. L’importance de ces oiseaux en tant que symbole de la fécondité se manifeste également dans les présages matrimoniaux: voir une cigogne apparaissant au printemps augure le mariage aux jeunes filles. Actuellement on dit que l’arrivée des cigognes peut signaler la grossesse, et on raconte encore aux petits enfants qu’ils ont été apportés par une cigogne. Cet oiseau tenant un bébé dans son bec est une image populaire figurant par exemple sur les cartes de vœux envoyés à l’occasion de la naissance d’un enfant. En tant qu’êtres médiateurs, elles étaient des augures précieux. D’après le moment et les circonstances de leur arrivée, ainsi que du comportement des oiseaux dans leurs nids on prévoyait le temps, l’abondance, la santé. “Qui a vu au printemps en premier une cigogne en vol, c’est un bon signe – qui a vu une cigogne assise, aura une mauvaise année” (Kolberg 1962b:137). Le fait de jeter un oeuf du nid par la famille de cigognes annonçait une bonne récolte, jeter un poussin – la famine et de mauvaises récoltes (Kolberg 1962a: 111). On leur imputait aussi des facultés thérapeutiques, puisqu’elles séjournaient dans l’au-delà, libre de toute maladie et non éphémère. Grâce à leurs longues pattes rouges, elles étaient très efficaces dans les maladies des jambes: “si tu vois la première cigogne en position debout, c’est mal, parce que tu vas avoir mal au pieds (...). Mais si la vois en vol, c’est un bon signe, tout aussi bien pour ta santé que pour tes pieds” (Kolberg 1964a: 177) – croyait-on dans la région de Chełm.

Des propriétés toutes différentes étaient attribuées aux **corbeaux** et aux **corneilles**. On leur accordait des qualités qui les situaient à la limite de l’au-delà et du monde humain (Tomicki 1981: 34). On disait qu’ils provenaient des échardes du bois dont le diable avait taillé le loup (Tomicki 1981: 34). En raison de leur plumage noir, de leur rapacité, du fait qu’ils se nourrissaient de charogne, ils étaient traités comme impurs, on voyait en eux la personnification des démons, des aides des magiciens et des sorcières. “Lorsque des corneilles, des freux et des choucas se posent quelque part sur

un champ et y restent assez longtemps, on dit que ce sont des diables qui se préparent à enlever un damné” (Kolberg 1962b: 145) – comme on le croyait dans la région de Lublin. Leurs nombreuses volées au coucher du soleil éveillaient la crainte. On soupçonnait que ce sont des mauvais esprits qui vont prendre une âme perdue (Kolberg 1962b: 145). En raison de leurs propriétés médiatrices ils étaient aussi utilisés dans les augures. Leurs rapports avec le monde chthonien causaient néanmoins que les informations qu'ils apportaient étaient le plus souvent mauvaises. Leur voix criarde était considérée comme un signal de malheur (Kolberg 1962a: 112). Aujourd'hui encore l'expression “ne croasse pas” signifie “ne provoque pas le malheur”. On leur imputait aussi de savoir parler d'une voix humaine, ce qu'ils utilisaient quelquefois pour transmettre aux gens des informations sur leur sort, tout particulièrement sur l'approche de la mort (Kolberg 1962a: 112). On croyait que le battement d'aile de la corneille à la fenêtre prédisait la mort d'un habitant de la maison. De même son vol trois fois répété et son croassement au-dessus de la maison étaient de mauvais signes. La présence d'un nombre impair de corneilles sur un sentier prédisait une querelle (Kowalski 1998: 261). On les pensait très utiles dans divers procédés magiques. Dans les nids de corneilles on pouvait trouver des pierres magiques, grâce auxquelles la personne qui les possédait devenait invisible (Kolberg 1962b: 141). Ces oiseaux ou des éléments de leur corps étaient aussi employés dans les pratiques thérapeutiques.

Sous bien des aspects une signification semblable était accordée au **hibou**. Lui aussi, par sa rapacité et son mode de vie nocturne était considéré en général comme un émissaire du monde d'au-delà malveillant à l'homme, son apparition à proximité des habitations humaines inquiétait. Ses grands yeux et sa tête rappelant un visage humain éveillaient le respect. L'immobilité qu'il pouvait garder assez longtemps effrayait, tout comme son vol silencieux et le fait qu'il séjournait en général dans des endroits solitaires et sombres, “au bout du monde” (Kowalski 1998: 520). Il pouvait être l'incarnation des puissances nocives. C'est pourquoi dans la région de Lublin à sa vue les garçons faisaient claquer leurs fouets, pour les chasser en dehors de l'espace habité par les gens, dans l'au-delà (Kolberg 1962b: 144). Même sa voix éveillait l'épouvante, car elle prédisait la tristesse et le deuil: “lorsque le hibou hulule, c'est un signe de malheur” (Kolberg 1962b:144). Ses relations négatives avec les hommes ne se limitaient pas uniquement à augurer de mauvaises nouvelles. On les soupçonnait d'actes malicieux et de moqueries envers les humains: “on dit que le hibou roux rit la nuit dans les bois des espiègleries que font aux hommes les sorcières” (Kolberg 1962b:144).

Dans la culture populaire polonaise, qui se caractérise par la conviction du rôle prépondérant de l'utilité – tant pour la prospérité et l'activité de l'homme que pour ses biens, les animaux tels que **les souris** et **les chauve-souris** étaient perçus d'une manière décidément négative. Vivant à proximité des locations humaines, elles étaient considérées en tant qu'êtres inutiles, et même dangereux.

La souris, prolifère, sévissant et se nourrissant surtout la nuit, habitant dans des trous, était liée aux puissances chthoniennes. Sa nature sauvage, son odeur caractéristique, faisait croire à ses rapports avec le chaos et la folie qui régnaient dans l'au-delà. Elle était considérée comme l'incarnation des âmes des morts, qui quittent leurs corps par

la bouche (Moszyński 1967: 557). On croyait que les souris blanches étaient des âmes d'enfants morts-nés. Quelquefois les *zmory* - les démons tourmentant les êtres humains prenaient la forme de souris. Ces petits rongeurs étaient soupçonnés d'avoir un contact avec les puissances maléfiques. On disait que même le chat après avoir mangé une souris "a le mal dans les yeux", mal qui l'a pénétré après cette consommation (Rožek 1993: 197). Les sorcières s'incarnaient dans des souris, tout comme le sort qui accompagne l'homme, qui s'occupe de lui et de sa maison (Moszyński 1967: 698-699). Elles prédisaient les faits à venir. Dans les livres de songes on trouve souvent des explications des rêves concernant les souris - prédictions du malheur, de la destruction, de la mort. Cette interprétation – comme inverse de la fertilité, est présente aussi dans les croyances populaires, concernant les femmes enceintes. En leur refusant quoi que ce soit on attirait la perte, la destruction. On considérait que "si une femme enceinte s'effraie à la vue d'une souris, son enfant aura sur son corps un stigmatte poilu" (Wójcik 1965b: 229), nommé "souris".

La chauve-souris était appelée "souris volante". Selon le peuple polonais elle prenait naissance d'une souris après sept années d'existence (Biegeleisen 1929b: 413), ou bien d'une souris qui avait mangé une chandelle de l'église (Czernik 1985: 122), ou de la pâtisserie bénite à Pâques (Bystroń 1976: 268). Selon les Cracoviens c'était une souris qui avait réussi pendant sept ans à ne pas être mangée par un chat, et qui en récompense obtenait des ailes. Ces ailes membraneuses, son poil noir, son vol silencieux, son cri caractéristique, sa façon de se reposer la tête en bas, et son mode de vie nocturne en faisaient un phénomène, la liaient à la mort. On considérait qu'elle enfrenait l'ordre terrestre. Bien que n'étant pas un oiseau – elle volait, ne naissait pas d'un oeuf, mais comme les autres mammifères ; bien qu'ayant des ailes – elle n'avait pas de plumes. C'était donc un être mixte, inscrit dans l'ordre limitrophe. Le fait qu'elle habitait dans des endroits déserts, menant dans les profondeurs du pays des morts, en faisait un messenger de la mort. Dans l'art chrétien, tout comme dans l'art populaire, on représentait souvent le diable avec des ailes de chauve-souris. En tant qu'être diabolique, elle éveillait la frayeur. Les démons aériens étaient entre autres imaginés sous forme de chauve-souris (Baranowski 1981: 120). On croyait qu'elle pouvait être une menace directe pour les hommes – sucer leur sang et leur cerveau. Oskar Kolberg nota au XIXe siècle dans la région de Lublin: "Les chauve-souris, (...) sont appelées mauvais esprits. On dit qu'elles (...) se croisent en volant dans divers sens afin de trouver un homme qui a marié son âme à l'enfer ; si la chauve-souris le trouve, alors elle s'emmêle dans ses cheveux et arrache la tête du damné pour emporter son âme aux enfers" (Krzyżanowski 1975: 207). On croyait aussi qu'il était possible de faire venir le diable par l'intermédiaire d'une chauve-souris. Elle prédisait les épidémies et la mort (Gaj-Piotrowski 1993: 350), mais en même temps en restant en proche contact avec l'au-delà elle pouvait aider à connaître l'avenir. Elle était volontiers employée dans la magie de l'amour. La conviction que les os et les griffes de chauve-souris étaient efficaces pour aider à obtenir la bienveillance et l'amour, tout comme les cendres de l'animal brûlé, parsemées furtivement sur la personne choisie, était très répandue (Kantor 1988: 66-67). La chauve-souris servait aussi dans les opérations de magie protectrice à l'égard des personnes et de leurs biens. On la clouait vivante à la porte de la gran-

ge, en croyant qu'elle assurerait une récolte abondante. Attachée à l'entrée de l'étable elle garantissait la bonne croissance du bétail (Biegeleisen 1928: 318).

"Oh, quelle diversité de vers y-a-t-il, ma mère ! Pour chacun d'eux, j'enlèverais ma chaussure et je le tuerais. Aucun ne me plait absolument" (Oleǳki 1963: 105) – une habitante des Kourpie exprimait ainsi actuellement son opinion sur **les insectes**. On peut y dénoter la crainte résultant des anciennes croyances. Selon celles-ci les insectes, êtres capables de voler, peuvent quitter ce monde et avoir des contacts avec les forces impures et avec les âmes. Avant 1929 le maire de Dzików Jan Słomka écrivit dans ses mémoires: "s'il y avait des insectes dans le puits de quelqu'un (...), on disait qu'une femme y avait puisé de l'eau avant ses relevailles, ce qu'on prenait pour une grande vengeance et un péché" (Słomka 1983: 132). Il faut préciser que dans la culture populaire traditionnelle la femme avant la cérémonie religieuse des relevailles, c'est-à-dire de sa purification, était également considérée comme un être impur, autour duquel se concentraient des puissances nocives. Selon les anciennes croyances, les âmes des défunts et des vivants – pendant leur sommeil prenaient l'apparence d'insectes, de papillons par exemple. Dans la région de Żywiec "quand on laboure et qu'on voit dans le champ un insecte, il est interdit de le tuer, parce que c'est une âme en pénitence" (Moszyński 1967: 549). Dans la région de Siedlce il existait un préjugé disant que l'âme sous forme d'insecte, jetée dans un poêle avec un morceau de bois, "piaule" sous le feu (Moszyński 1967: 549).

La phalène – papillon de nuit, était considérée comme un représentant du monde existant au-delà des limites accessibles aux hommes. On croyait que son aspiration à se détruire dans la flamme d'une bougie était la meilleure preuve de ses relations toutes particulières avec la mort. Elle était traitée comme une personnification de l'âme d'un défunt, d'un démon ou d'une sorcière. Tuer une phalène – une âme, était traité dans certaines régions comme un péché. On disait: "Ne bats pas la phalène: elle ne te fera aucun mal, c'est peut-être ton grand-père, ou peut-être feu ton père" (Moszyński 1967: 551). Oskar Kolberg a noté dans la région de Lublin, qu'en observant les phalènes voletant autour de la lumière les hommes voyaient en elles une ressemblance à des membres défunts de leur famille, leur attribuaient des prénoms, faisaient le signe de la croix et priaient à leur intention (Kolberg 1962b: 151). Voir la phalène appelée "tête de mort" pouvait présager le malheur – tant pour la maison que pour ses habitants (Kolberg 1962b: 151).

L'abeille - insecte volant, produisant du miel et de la cire, était nommée *dobry robacek* - bonne bête ou même *święty robacek* - sainte bête, ce qui exprimait l'admiration pour son utilité et son assiduité au travail. Sa nature la situait entre le monde des mortels et le domaine appartenant à l'ordre du sacré. La conviction assurant la relation de l'abeille avec le ciel est exprimée entre autres par les paroles suivantes: "Le miel tombe des nuages, c'est Dieu qui cause tout ça, il tombe sur les feuilles, sur les fleurs, et les abeilles le ramassent" (Oleǳki 1961: 42). L'origine de la cire, qui servait entre autres à la production des chandelles pour les autels ou des objets votifs, était dérivée de la rosée céleste. Le sommeil hivernal de l'abeille la reliait au domaine de la mort. Il était interdit de la tuer, elle imposait un comportement de grande estime et déli-

catesse. On disait que l'abeille "travaille à la gloire de Dieu et au profit des hommes" (Dworakowski 1964: 207). Elle ne "crevait" pas, mais elle "mourait", ou "s'endormait" (Oleđzki 1961: 39-40, Grybel, Madzik 1965: 121). On conversait avec les abeilles. L'essaim était informé de la mort de l'apiculteur et réveillé au moment de ce décès. Ceci par la crainte que les abeilles ne se réveilleraient pas elles non plus, comme leur patron. On croyait que l'apiculteur devait "vendre le rucher avant la fin de sa vie (...), parce que le restant de la famille n'aura plus d'aussi bons résultats et les perdra. Les abeilles réussissent encore moins bien chez quelqu'un qui les achète après la mort du propriétaire précédant" (Kolberg 1962b: 150). De même le voleur d'un essaim ne pouvait s'attendre à ce qu'il prospère, il pouvait même perdre les abeilles qu'il possédait. Les apiculteurs et leurs précurseurs nommés *bartnicy* - éleveurs d'abeilles sauvages, étaient considérés comme des sorciers, surtout lorsqu'ils avaient du succès dans leur travail. On les soupçonnait d'employer dans ce but diverses opérations magiques, parmi lesquelles le sacrilège consistant à placer dans la ruche une hostie prise en secret. Des propriétés magiques étaient accordées aux ruches faites de troncs évidés, aux formes anthropomorphes (par exemple de Saint Ambroise, ou de moines) ou zoomorphes (d'ours). Une telle ruche attirait le mal sur elle, tout en protégeant les abeilles et leurs produits.

La vie **des reptiles et des amphibiens** est liée aux milieux humides ou aquatiques, sombres, souvent souterrains. Ces caractères, tout comme le fait de posséder une peau chatoyante, parfois glissante, parfois couverte d'écailles, en faisaient des êtres chtoniens. **Les serpents** appartenant à ce groupe, changeant d'une manière cyclique de peau, donc renaissant sous une nouvelle apparence, étaient considérés comme des animaux lunaires. On les liait à la fuite du temps et aux métamorphoses. Ils étaient estimés comme étant des êtres impurs, car ils unissaient de nombreuses caractéristiques propres à d'autres animaux. Le serpent rampait sur la terre, nageait dans l'eau, et comme les oiseaux naissait d'un oeuf. Il était identifié à la fois à ce qui se trouvait dans l'au-delà, et dans la zone limite. On croyait que s'y incorporaient aussi bien les dieux que les démons. Depuis les temps les plus anciens il apparaissait dans de nombreux mythes. Les sources ethnographiques accessibles montrent que dans les croyances populaires le serpent avait néanmoins une signification ambivalente – tout à la fois comme force destructrice, fautive du chaos, de la mort (par son venin), et comme force créatrice, donateur de bien, symbole de la vie et de la fécondité. Ce dualisme symbolique est le mieux visible dans l'union du serpent à la masculinité – par la comparaison de l'organe sexuel masculin à la forme phallique du reptile, et tout à la fois à la féminité, liée également au cyclisme et à l'impureté qui lui est imputée dans la culture populaire. Le savoir du peuple comptait dans le groupe des serpents aussi bien les vipères que les couleuvres et les orvets, qui en réalité sont des lézards. Bien des croyances concernaient des êtres mythiques – les dragons, qui selon les présomptions universelles étaient liés avec les serpents par une parenté étroite. En tant que représentant de la nuit, le serpent était un ennemi de la lumière, du soleil et de la vie. On pensait que les vipères se chauffant au soleil le sucent ou boivent l'énergie solaire. Le serpent glissant dans l'herbe provoquait sa sécheresse, et en nageant dans l'eau – l'empoisonnait (Biegieleisen 1929a: 105). Le contact avec le serpent facilitait l'acqui-

sition de propriétés caractéristiques pour l'au-delà. On disait que "qui mangerait un serpent blanc cuit, comprendrait le langage de tous les animaux et verrait les esprits s'élevant dans l'air" (Kowalski 1998: 583). La couronne prise au roi des serpents faisait de son nouveau propriétaire une personne au savoir universel. Les serpents, les dragons étaient les gardiens du monde souterrain, ils habitaient à l'entrée du pays des morts, surveillant les trésors cachés ou "l'eau vive" assurant la santé, la vie et la jeunesse. Ils étaient rencontrés par les chercheurs de trésors, les héros des contes. Manger un serpent rôti vivant permettait aussi de voir l'endroit où les trésors étaient cachés. Les reptiles entrant en contact avec le monde d'au-delà étaient considérés être l'incarnation des sorcières, d'où la conviction populaire qu'ils "prenaient le lait des vaches". On connaissait néanmoins aussi des moyens efficaces pour lutter contre ces pratiques. Faisant partie de la zone limite, ils pouvaient changer de forme, et même se métamorphoser en d'autres animaux. On croyait qu'au bout de sept ans le serpent devenait une vipère ailée ou un dragon à sept têtes (Kowalski 1998: 583). On voyait dans les dragons des aides des *planetnicy*, aidant à transporter les nuages. "Un tel dragon naît d'un serpent ou d'une grenouille, grandit à des dimensions énormes (...). Quelquefois ce dragon éclate, il tombe alors sur la terre de la grêle" (Pełka 1987: 67). Conformément à son double caractère, le serpent pouvait aussi être une divinité protectrice. De nombreux récits confirment qu'encore au début du XXe siècle sur tout le territoire de la Pologne il existait des traces d'un culte primitif du serpent (Czernik 1985: 185-195). Seweryn Udziela décrivit ainsi ce culte archaïque: "Tout ce que notre peuple raconte à ce sujet n'a pas rapport au serpent local, mais à un certain serpent différent, mythique (...), que personne ne peut voir. On l'appelle serpent, mais plus souvent reptile (...). Il habite dans chaque chaumière, dans l'étable, dans l'écurie, et là dans la terre, dans un trou sous le seuil, sous le poêle ou ailleurs, il a son nid. Il séjourne aussi dans les bois (...). On dit qu'il est grand, énorme ..." (Czernik 1985: 189-190). Des descriptions confirment l'élevage dans la maison ou dans la ferme de serpents, le plus souvent de couleuvres, qu'on nourrissait et abreuvait. On racontait qu'en habitant dans la ferme le serpent "tête les vaches, en s'enroulant autour de leurs pattes, il provoque aussi qu'elles donnent beaucoup de lait" (Świątek 1893: 31). Le fait qu'un serpent habitait dans l'enclos était un bon présage (Moszyński 1967: 563). Dans la région de Cracovie on croyait que: "sous la grange de qui apparaît un serpent, celui verra son bien multiplié par deux" (Udziela 1886: 21). Le frapper ou le tuer devait attirer le malheur et même la mort. Franciszek Gawełek, folkloriste, rappelait que dans son jeune âge il avait, avec d'autres garçons, tué une couleuvre, qu'il aurait prise pour une vipère: "un vieux pâtre qui l'avait remarqué les gronda, les instruisit d'avoir commis un péché, ramassa le serpent tué et l'embrassa" (Moszyński 1967: 562). Le serpent était tout à la fois une source de dangers, responsable des maladies, des épidémies. On croyait entre autres "qu'il est défendu de prendre une couleuvre avec la main, car la main pourrira ; Qui prendra dans sa main l'herbe ou la terre sur laquelle la couleuvre est passée, sa chair se détachera à tel point que même les médecins n'y pourront rien" (Udziela 1886: 21). On l'employait dans de nombreuses pratiques magiques. Des parties de son corps pouvaient être une protection contre les puissances maléfiques, mais aussi servir à jeter des sorts ou à causer la mort (Moszyński

1967: 341). Il existait des prescriptions permettant de produire des poisons efficaces, mais aussi des médicaments. On croyait que le venin des vipères était le mieux absorbé par le pain, bien qu'il subisse alors des souffrances terribles. Parmi les produits thérapeutiques on appréciait entre autres la graisse de vipère, qu'on employait pour enduire les plaies, mais aussi la wodka "à la vipère", avec ce reptile noyé dans le liquide, qui protège efficacement de la fièvre.

La grenouille était d'une part perçue comme un être chtonien, lié au monde souterrain, à la mort et à la nuit, et d'autre part comme un être aquatique et lunaire, grâce à ses liaisons avec l'eau, sa postérité nombreuse et ses métamorphoses au cours de son développement. Dans la culture populaire polonaise on voyait en elle un animal impur, démoniaque. Elle constituait l'un des attributs des sorcières, qui l'utilisaient comme composant de leurs pommades et liquides magiques. Tout particulièrement les crapauds avaient une mauvaise opinion, et dans bien des pays européens ils étaient tués pour rendre plus difficiles les pratiques des sorcières. On croyait que la grenouille pouvait aussi être la personnification d'une sorcière ou d'un mauvais esprit (illustration 3.). De même le démon nommé *zmora* prenait son apparence. "La *zmora* était clouée avec un clou ou un poinçon au mur ou à une planche, et si c'était une grenouille - avec une fourche (...). Au lever du soleil la *zmora* devait revenir à son apparence (...). La grenouille tuée dans les récits populaires se métamorphosait en cadavre de femme avec la pointe de la fourche ou un couteau enfoncé dans le coeur" (Baranowski 1981: 72). On croyait qu'une grenouille mise en cachette dans la pâture de la vache pouvait prendre le lait. On craignait son regard, et on attribuait à sa salive le pouvoir de rendre aveugle. La grenouille pouvait pénétrer dans le corps d'une personne endormie, provoquant sa maladie, ou tout au moins des gargouillements dans le ventre. Tout contact avec elle pouvait être la cause de nombreuses souffrances, et même de la mort. La prolifération extraordinaire des grenouilles signalait l'approche d'une épidémie. En les touchant on pouvait s'exposer à des maladies de la peau, des verrues. Le muguet, ou inflammation de la cavité buccale chez les bébés, était généralement appelé "grenouille". L'apposition d'une grenouille vivante permettait de guérir les panaris, de réagir aux morsures des serpents (on estimait qu'elle prenait le venin sur elle). La grenouille était employée non seulement dans la médecine, mais aussi dans les traitements cosmétiques, car comme on le croyait: "qui veut avoir des cheveux noirs, doit les laver dans l'eau de la cuisson des crapauds" (Udziela 1886: 20). Liée à la fécondité, elle était aussi utile dans la magie de l'amour.

Actuellement, la connaissance des **animaux sauvages** est dans la plus grande partie du pays relativement faible. A titre d'argument, on les prétend peu utiles: "... quel en est le profit, puisqu'on ne peut pas les attraper" (Dzierzgwia 1981: 104). Au passé les animaux tels que **le cerf**, **l'ours** ou **le loup** occupaient une place importante dans la culture populaire.

Le cerf – animal majestueux aux cornes branchues, associées aux rayons du soleil ou aux branches des arbres, rejetées tous les ans, était lié au soleil. Il symbolisait la virilité, la fécondité, et aussi l'abondance. D'où probablement les nombreuses figurines de cerfs rencontrées parmi celles d'autres animaux sur les *nowe latka* (nouvelles an-

nées) - forme de pain rituel préparé pour le Nouvel An. Dans la région des Kourpie un cercle avec des figurines d'animaux était suspendu dans le coin sacré, afin d'assurer les forces vitales, la fécondité, la santé. Emiettées, elles étaient jetées aux poules pour qu'elles soient de bonnes pondeuses et distribuées aux habitants de la maison pour les protéger des maladies (Kubiak, Kubiak 1981: 31). Les petites figurines de cerfs placées avec les autres sur le pain rituel des noces - le *korowaj*, avaient la même signification. Dans la société paysanne traditionnelle, la noce imposait au jeune couple la responsabilité de créer une vie nouvelle, aussi bien dans le sens de la multiplication du genre humain, que dans la perspective de maintenir la fertilité des champs et le succès dans l'élevage (Kubiak, Kubiak 1981: 75 et suiv.). Une prolongation inconsciente de la symbolique de la vitalité peut être trouvée dans les nombreux paysages représentant le cerf en rut, rencontrés si fréquemment dans les maisons encore aujourd'hui. Le cerf était lié à l'Arbre de la Vie, il était l'un des animaux cosmiques. Ceci trouve son reflet dans la forme des découpages populaires polonais. Tout comme l'oiseau, le cerf est l'animal le plus souvent représenté dans les découpages appelés *leluja*, ayant la forme d'un arbre ou d'une branche en fleurs. Une trace des anciennes associations aux divinités solaires peut être trouvée dans les récits et les légendes hagiographiques sur l'apparition d'une luminosité miraculeuse, d'une croix ou d'un ostensor entre les cornes d'un cerf (Seweryn 1949: 44). On croyait que la sauvagerie, la force vitale du cerf étaient les raisons pour lesquelles les cornes de cet animal pouvaient jouer un rôle protecteur contre les démons, et aussi être employées pour la production d'aphrodisiaques. Les cornes de cerf étaient aussi utilisées dans la médecine et les pratiques magiques.

Tout comme le cerf est un animal solaire, **l'ours** et **le loup** font partie des animaux lunaires. **L'ours** est prédestiné à appartenir à ce groupe par son comportement, tout spécialement par son sommeil hivernal. Sa disparition pendant la période de l'hiver faisait supposer qu'il se rendait quelque part dans l'Autre Monde, au pays des défunts. Le fait d'aller dans l'au-delà permettait de voir en lui un intermédiaire dans les contacts entre le monde souterrain et le monde des vivants. Son aspect menaçant, sa puissance, sa sauvagerie et son rugissement sonore effrayant, faisaient voir en lui un représentant de l'au-delà. Il effrayait aussi par sa fourrure épaisse. La peur constituait la base du tabou qui interdisait d'employer son nom. On le remplaçait donc par des périphrases. En tant qu'habitué de l'au-delà il en rapportait des connaissances aidant à soigner. On considérait que sa sagesse lui assurait aussi la conscience de la justice (Kowalski 1998: 344). La conviction régnait qu'il ne se nourrissait pas de charogne, c'est pourquoi en faisant semblant d'être mort on pouvait s'en défendre. Le christianisme eut pour effet que ce médiateur païen devint l'incarnation du diable, la personnification de nombreux péchés. Néanmoins dans les rites de Noël, qui ont lieu selon les croyances populaires au moment de transformations importantes du cosmos, l'ours participait aux groupes de chanteurs de noëls. Des hommes déguisés dans des peaux d'ours poilues (Seweryn 1949: 18), promettaient avec leurs compagnons la prospérité aux gens et aux fermes. L'ours était également présent autrefois dans les groupes déguisés du carnaval qui rendaient visite aux maisons dans la région de Mazovie (Kolberg 1963: 121). Ce qui était poilu avait rapport avec la richesse, la prospé-

rité. L'ours poilu avait des contacts avec la partie du cosmos où régnait l'abondance de tous biens. Un écho de ces croyances peuvent être les photographies faites autrefois aux bébés. L'enfant nu était placé sur une fourrure poilue, sans qu'on rapporte néanmoins ce fait à la symbolique ancienne. La silhouette de l'ours proche de celle de l'homme, son grognement semblable au grommellement, causaient qu'il était perçu comme un être apparenté à l'homme. En raison de ces associations, on se gardait de manger de sa viande dans les pays slaves de l'est (Moszyński 1967: 574). En Pologne cet animal était réservé à des cercles strictement définis. Les pattes d'ours étaient un morceau friand dans les cours des nobles. D'autres parties pouvaient être dangereuses pour les consommateurs. Manger le cerveau pouvait causer la folie. Certains éléments du corps: la vésicule biliaire, les dents, les griffes et les pattes, les poils, la boîte crânienne possédaient un effet aphrodisiaque et servaient d'amulettes. L'ours était aussi considéré comme un animal prophétique. Conduit par son meneur, il pouvait prédire par exemple le sexe de l'enfant d'une femme enceinte qui l'aurait nourri (Biegeleisen 1929b: 447). A son retour de l'au-delà, l'ours acquérait des pouvoirs thérapeutiques et pouvait influencer sur les forces procréatrices, d'où la croyance en son importance dans bien des pratiques médicales.

Le loup – animal tenu pour être rusé, sanguinaire et sauvage, était considéré comme un être représentant le monde de la mort, des démons et des mauvaises forces. On le croyait créé par satan. Lié au domaine de la mort, il était dans bien des cultures un animal totémique, et aussi un distributeur de la vie et de la fécondité. Dans la culture populaire polonaise on connaissait des récits parlant de personnes transformées en loup. Ce changement avait lieu à des moments critiques du cycle annuel, la veille de la Saint Jean ou des fêtes de Noël. La plus ancienne notice concernant la lycanthropie sur le territoire de la Pologne date du XVI^e siècle et concerne la région des Mazury, où on saisit un homme qui affirmait être loup-garou. Deux fois par an, à des dates fixes, il se rendait dans la forêt où il vivait avec les loups (Baranowski 1981: 148-149). Dans la démonologie populaire on retrouve la croyance en diverses formes de lycanthropie: pouvoir de certaines personnes de se transformer en loups, pouvoir de transformer pour un certain temps ou pour toujours d'autres personnes en loups, et aussi de faire apparaître sous la forme d'un loup des âmes en expiation. Dans les actes des procès des sorcières on retrouve des descriptions de transformations de ces adeptes du diable en loups et du mal commis. D'autres récits populaires concernaient un mauvais sorcier ou une autre personne, non invitée à la noce, qui transforma les jeunes époux et tous les invités en loups (Baranowski 1981: 152). Les plus dangereux étaient les loups-garous qui étaient des mauvaises personnes faisant pénitence sous cette forme après leur mort. Un tel damné différait des autres loups par une tête plus grande, souvent deux paires d'yeux et le savoir d'émettre une voix humaine. Il fallait l'anéantir et le meilleur moyen pour le faire était d'employer une balle bénite. Une place toute particulière était occupée par le 6 décembre – le jour de la Saint Nicolas, qui était entre autres considéré comme un saint exerçant son pouvoir sur les bandes de loups (illustration 4.). "Ce jour-là Saint Nicolas réalise une sorte d'assemblée avec les loups, au cours de laquelle il désigne à chacun d'eux ce qu'il doit manger au cours

de l'année. C'est pourquoi ce jour-là les paysans portent en don au curé des poules, des canards, des oies en guise d'offrande, pour qu'il célèbre une messe à l'intention d'un bon élevage dans l'année suivante" (Wójcik 1965a: 275). En menant le bétail au pâturage, on priait Saint Nicolas:

"Saint Nicolas, prends les clés du paradis,
Enferme le chien enragé, le loup de la forêt !

Afin qu'il n'aie pas de force contre les veaux, le bétail !" (Uspieński 1985: 83-84).

Saint Nicolas était aussi le défenseur des personnes attaquées par les loups-garous. Afin de protéger les animaux d'élevage des loups, on pratiquait une opération magique qui consistait à tracer un cercle autour du troupeau à l'aide d'une craie bénite. Le loup apparaissait dans les rites aux moments décidant de l'abondance dans l'année suivante. La veille de Noël était un tel moment. A Bartne dans la région des *Łemkowie* le fermier prononçait trois fois de suite une invitation aux oiseaux et aux autres animaux pour le souper, afin que les loups ne volent pas les moutons et les éperviers – les poules (Madzik 1965: 279). Ailleurs on invitait au souper le loup lui-même: "Toi, le loup, viens manger *groch* (les haricots) ; si tu ne viens pas, ne viens pas du tout jusqu'à l'année prochaine" (Kowalski 1998: 600). Dans le cas du loup, tout comme de l'ours, il existait un tabou interdisant de prononcer son nom en dehors des situations rituelles, on l'appelait par exemple *Jakubek* - Jacquot (Kolberg 1962b: 133). On retrouve la trace de cette interdiction dans les proverbes, tels que: "N'appelle pas le loup de la forêt" - car il pouvait apparaître en apportant la mort. On voyait dans les loups l'incarnation des démons forestiers. Des propriétés magiques toutes particulières leur étaient accordées. Les éléments du corps du loup devaient attirer la force, la rapacité et le courage, et les objets apothropaïques qui en étaient préparés avaient une grande puissance protectrice. Le fait d'employer les parties du corps du loup dans la pratique médicale ne peut donc pas étonner.

*

Cet article consacré à la symbolique des animaux dans la culture populaire polonaise devrait concerner un domaine nettement plus large. Par nécessité, les auteurs ont dû se limiter à procéder à un certain choix de problèmes et renoncer à analyser la signification de nombreux genres d'animaux, qui remplissaient un rôle tout aussi intéressant dans la société paysanne traditionnelle. L'analyse est basée sur les sources datant du XIXe et XXe siècles, sur des ouvrages ethnographiques et anthropologiques. Des analogies à des exemples contemporains sont souvent rapportées en témoignage de la longue durée de certaines croyances. Bien que leur couche symbolique primaire ne soit pas toujours consciente, elles continuent à fonctionner, parfois sous une nouvelle forme, en amusant tout en "instruisant":

*”Si tu es:
laborieux comme une abeille,
persévérant comme une fourmi,
fort comme un ours,
si tu bâches comme un boeuf,
et le soir tu te sens comme un chien battu,
il faut absolument que tu ailles voir un vétérinaire,
parce que tu es peut-être déjà un âne !”*

Ainsi le proclame un des textes populaires publié dans l'internet et souvent suspendu près des postes de travail.

Traduction: Helena Mosio

Bibliographie:

Baranowski, Bohdan. 1967. “Najgodniejsze zwierzę wół”. *Łódzkie Studia Etnograficzne* 9: p. 175 - 182.

Baranowski, Bohdan. 1981. *W kręgu upiórów i wilkołaków*. Łódź: Wydawnictwo Łódzkie.

Biegieleisen, Henryk. 1929a. *Lecznictwo ludu polskiego*. Kraków: Polska Akademia Umiejętności.

Biegieleisen, Henryk. 1929b. *U kolebki, przy oltarzu, nad mogiłką*. Lwów: Instytut Stauropigjański.

Biegieleisen, Henryk. 1928. *Wesele*. Lwów: Instytut Stauropigjański.

Bystroń, Jan Stanisław. 1976. *Dzieje obyczajów w dawnej Polsce. Wiek XVI-XVIII*. Vol. 1. Warszawa: Państwowy Instytut Wydawniczy.

Czernik, Stanisław. 1985. *Trzy zorze dziewicze. Wśród zamawiań i zaklęć*. Łódź: Wydawnictwo Łódzkie.

Dworakowski, Stanisław. 1964. *Kultura społeczna ludu wiejskiego na Mazowszu nad Narwią*. Białystok: BTN.

Dzierzgwa, Małgorzata. 1984. “Poglądy estetyczne twórców ludowych regionu łowickiego”. *Łódzkie Studia Etnograficzne* 23: 93 – 118.

Gaj-Piotrowski, Wilhelm. 1993. *Duchy i demony w wierzeniach ludowych z okolic Stalowej Woli – Rozwadowa i Tarnobrzega*. Wrocław: Polskie Towarzystwo Ludoznawcze.

Grybel, Maria. 1965. “Hodowla zwierząt na Pogórze”. Dans: *Nad rzeką Ropą. Zarys kultury ludowej powiatu gorlickiego*. R. Reinfuss, réd. Kraków: Wydawnictwo Literackie, p. 89-96.

Grybel, Maria i Madzik Jan. 1965. "Bartnictwo i pszczelarstwo". Dans: *Nad rzeką Ropą. Zarys kultury ludowej powiatu gorlickiego*. R. Reinfuss, réd. Kraków: Wydawnictwo Literackie, p. 117 – 122.

Januskiewicz, Bolesław. 1971. "Żywa tradycja święcenia zwierząt gospodarczych w południowej Wielkopolsce". *Lud* 55: 173-180. Wrocław, Poznań: Polskie Towarzystwo Ludoznawcze.

Kantor, Ryszard. 1988. *Krakowiacy*. Kraków: Ośrodek Kultury Wsi ZMW "Scena Ludowa".

Karwicka, Teresa. 1979. *Kultura ludowa ziemi dobrzyńskiej*. Warszawa: Państwowy Instytut Wydawniczy.

Klimaszewska, Jadwiga. 1981. "Doroczne obrzędy ludowe". Dans: *Etnografia Polski: przemiany kultury ludowe*. M. Biernacka, M. Frankowska, W. Paprocka, réd. Vol. 2. Wrocław, Warszawa, Kraków, Gdańsk, Łódź: Zakład Narodowy im. Ossolińskich, p. 127-151

Kolberg, Oskar. 1962a. *Dziela wszystkie, vol. 7, Krakowskie, 3*. Warszawa, Kraków: Ludowa Spółdzielnia Wydawnicza, Polskie Wydawnictwo Muzyczne.

Kolberg, Oskar. 1962b. *Dziela wszystkie, vol.17, Lubelskie, 2*. Warszawa, Kraków: Ludowa Spółdzielnia Wydawnicza, Polskie Wydawnictwo Muzyczne.

Kolberg, Oskar. 1963. *Dziela Wszystkie, vol.24, Mazowsze, 1*. Warszawa, Kraków: Ludowa Spółdzielnia Wydawnicza, Polskie Wydawnictwo Muzyczne.

Kolberg, Oskar. 1964a. *Dziela wszystkie, vol.34, Chełmskie, 2*. Warszawa, Kraków: Ludowa Spółdzielnia Wydawnicza, Polskie Wydawnictwo Muzyczne.

Kolberg, Oskar. 1964b. *Dziela Wszystkie, vol. 20, Radomskie, 1*. Warszawa, Kraków: Ludowa Spółdzielnia Wydawnicza, Polskie Wydawnictwo Muzyczne.

Kowalska-Lewicka, Anna. 1980. *Hodowla i pasterstwo w Beskidzie Sądeckim*. Wrocław: Zakład Narodowy im. Ossolińskich.

Kowalski, Piotr. 1998. *Leksykon - znaki świata: omen, przesąd, znaczenie*. Warszawa – Wrocław: Państwowe Wydawnictwo Naukowe.

Krzyżanowski, Julian. 1975. *Mądrej głowie dość dwie słowie. Pięć centuryj przysłów polskich i diabelski tuzin z hakiem*. Vol. 2. Warszawa: Państwowy Instytut Wydawniczy.

Kubiak, Irena et Kubiak, Krzysztof. 1981. *Chleb w tradycji ludowej*. Warszawa: Ludowa Spółdzielnia Wydawnicza.

Madzik, Jan. 1965. "Zwyczajne doroczne Łemków". Dans: *Nad rzeką Ropą. Zarys kultury ludowej powiatu gorlickiego*. R. Reinfuss, réd. Kraków: Wydawnictwo Literackie, p. 277 – 286.

- Maj, Małgorzata. 1987. "Dar i poczęstunek w obrzędach towarzyszących budowie i wprowadzaniu się do nowego domu". *Zeszyty Naukowe UJ. Prace Etnograficzne* 23: 67 – 75.
- Maj, Małgorzata. 1986. *Rola daru w obrzędzie weselnym*. Kraków, Wrocław: Zakład Narodowy im. Ossolińskich.
- Moszyński, Kazimierz. 1967. *Kultura ludowa Słowian Vol. II, Kultura duchowa, 1*. Warszawa: Książka i Wiedza.
- Ogrodowska, Barbara. 1996. *Święta polskie: tradycja i obyczaj*. Warszawa: Alfa – Wero.
- Ołędzki, Jacek. 1963. "Tradycyjne poglądy na piękno przyrody w wypowiedziach chłopów kurpiowskiej Puszczy Zielonej". *Polska Sztuka Ludowa* 18/2: 97 – 110.
- Ołędzki, Jacek. 1961. "Tradycyjne wierzenia o pszczołach z Kurpiowskiej Puszczy Zielonej". *Literatura Ludowa* 5/4 - 6: 39 – 44.
- Pełka, Leonard. 1987. *Polska demonologia ludowa*. Warszawa: Iskry.
- Rożek, Michał. 1993. *Diabeł w kulturze polskiej: szkice z motywu i postaci*. Warszawa, Kraków: Państwowe Wydawnictwo Naukowe.
- Seweryn, Tadeusz. 1949. *Ikonoграфия etnograficzna*. Kraków: Polskie Towarzystwo Ludoznawcze.
- Simonides, Dorota et Kowalski, Piotr. 1991. *Kultura ludowa śląskiej ludności rodzimej*. Wrocław, Warszawa: Volumen.
- Skoczeń-Marchewka, Beata. 2001. "Drzeworyty z Płazowa. Między warsztatem ludowym a muzealną kolekcją". Dans: *Drzeworyty ludowe z Płazowa z kolekcji Muzeum Etnograficznego im. S. Udzieli w Krakowie*. B. Skoczeń-Marchewka, R. Otręba, P. Michura, réd. Kraków: Muzeum Etnograficzne im. S. Udzieli w Krakowie.
- Słomka, Jan. 1983. *Pamiętniki włościanina*. Warszawa: Ludowa Spółdzielnia Wydawnicza.
- Świątek, Jan. 1893. *Lud nadrabski*. Kraków: Akademia Umiejętności.
- Tomicki, Ryszard. 1981. "Religijność ludowa". Dans: *Etnografia Polski: przemiany kultury ludowe*. M. Biernacka, M. Frankowska, W. Paprocka, réd. Vol. 2. Wrocław, Warszawa, Kraków, Gdańsk, Łódź: Zakład Narodowy im. Ossolińskich, p. 29-70.
- Tylkowa, Danuta. 1981. "Wiedza ludowa". Dans: *Etnografia Polski: przemiany kultury ludowe*. M. Biernacka, M. Frankowska, W. Paprocka, réd. Vol. 2. Wrocław, Warszawa, Kraków, Gdańsk, Łódź: Zakład Narodowy im. Ossolińskich, p. 71- 88.
- Udziela, Seweryn. 1886. *Materyjały etnograficzne z miasta Ropczyc i okolicy*. Kraków: Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego.
- Uspienski, Borys. 1985. *Kult św. Mikołaja na Rusi*. Lublin: Redakcja Wydawnicza KUL.

Wójcik, Adam. 1965a. "Zwyczajne doroczne Pogórze". Dans: *Nad rzeką Ropą. Zarys kultury ludowej powiatu gorlickiego*. R. Reinfuss, réd. Kraków: Wydawnictwo Literackie, p. 259 – 276.

Wójcik, Adam. 1965b. "Zwyczajne rodzinne Pogórze". Dans: *Nad rzeką Ropą. Zarys kultury ludowej powiatu gorlickiego*. R. Reinfuss, réd. Kraków: Wydawnictwo Literackie, p. 229 – 246.

Zadrożyńska, Anna. 1985. *Powtarzać czas początku. I. O świętowaniu dorocznych świąt w Polsce*. Warszawa: Wydawnictwo Spółdzielcze.

Zadrożyńska, Anna. 1988. *Powtarzać czas początku. II. O polskiej tradycji obrzędów ludzkiego życia*. Warszawa: Wydawnictwo Spółdzielcze.